

le soleil d'or se couchait dans les nuages blancs et les empourprait, les irisait de ses mille rayons ; la vallée s'ensevelissait dans l'ombre, pendant que la colline d'en face était illuminée des derniers feux du crépuscule. Sur cette colline, sous un berceau de clématites et de chèvre feuilles aux senteurs balsamiques, assise sur le banc de pierre qui, près du seuil, s'adosse à la maison, Mme Colas était assise, tricotant doucement, pendant que trottant menu, dans la cuisine, sa nièce Claudine faisait les apprêts du frugal repas du soir. Tout à coup, au-dessus de son tricotage, elle dressa la tête, car le bruit d'un pas énergique et ferré sonna sur le sentier caillouteux, qui, serpentant à travers les vignes, aboutit à la demeure ; et, tout aussitôt elle vit surgir devant elle un grand jeune homme qui, se découvrant respectueusement, lui dit :

— N'est-ce pas à Mme Colas, que j'ai l'honneur de parler ?

Avant de répondre "oui ou non" à n'importe quelle question, nos paysans — aussi bien que ceux d'ailleurs, du reste — se donnent le temps de la réflexion, et dévisagent les gens.

L'inconnu n'était pas trop mal. Grand, bien bâti, un visage fortement accentué mais avec ces lignes fines et harmonieuses propres à la race franc-comtoise, un teint rosé, bien estompé par une forte moustache d'un blond roux, tordue à la franque, un ensemble viril et honnête à la fois. Il se présentait bien ; aussi la bonne vieille se dérida et lui répondit :

— Oui, mon garçon, à votre service.

— Madame, c'est pour vos vignes. Je suis vigneron, de Juvigny, dans le Jura ; j'ai mes certificats, et le coquetier Baptiste m'a dit à Vienne que vous pourriez m'employer.

— Baptiste s'est trompé, mon cher monsieur, depuis vingt ans j'emploie le père Vincent. Il est bien vieux, le père Vincent, et il met bien vingt journées à faire ce qu'un jeune gars découplé comme vous ferait en dix. Mais que voulez-vous, à mon âge on ne change guère ses habitudes et celle-là se gardera jusqu'à ce que l'un des deux enterre l'autre.

Au bruit du colloque, la nièce Claudine était sortie de la maison et était venue s'encadrer dans la porte d'entrée. C'était un contraste frappant que celui de la tante mince et fluette, avec sa nièce, grande, forte, aux formes sculpturales, au visage romain, avec de grands yeux noirs, dominateurs, presque durs. Vingt ans au plus, et on sentait en elle, néanmoins, la vraie maîtresse de la maison ; à son air hautain on pouvait craindre que, de sa bouche dédaigneusement plissée elle ne vint ajouter aux formules polies de sa tante la phrase brutale.

— Non, monsieur, nous n'avons besoin de personne ; passez votre chemin....

Jacques leva les yeux et la vit ; leurs regards se croisèrent, et si dédaigneux et fier que fût celui de Claudine, le sien ne se baissa point. Il la regarda avec une muette contemplation de sa beauté, sans forfanterie, avec la calme placidité d'un être supérieur, heureux d'admirer un beau visage, mais que cette légitime admiration est incapable d'entraîner à la fade galanterie, de réduire à la bassesse. Croyait-il que c'était une servante ? Peut-être. On lui avait dit Mme Colas veuve, sans enfant. Toutefois, Claudine fut dominée par ce regard plein de convenance et de fermeté, et, rougissante, elle rentra.

— Mais, ajoutait la tante, il ne faut pas vous décourager, mon brave. Il ne manque pas ici de petits propriétaires qui ne peuvent tout faire par eux-mêmes et qui vous occuperont jusqu'aux vendanges.

Et elle donna plusieurs adresses.

IV

Jacques trouva de l'ouvrage ; beaucoup d'ouvrage ; car, outre qu'il était rude à la besogne, il enseignait encore aux vignerons de nouvelles façons de tailler la vigne, de la fassurer, de l'étayer, de la lier, procédés inconnus à Vilette et importés de son pays. Et le cas qu'on faisait de lui, la sympathie qu'il inspirait allaient toujours grandissant. Avec cela, ni buveur ni querelleur, point

vantard et très économe ; pendant la semaine, toujours propre et net comme un ancien soldat, et le dimanche tiré à quatre épingles. Aussi, ces jours-là, lorsqu'à la sortie des vêpres le violon grinçait sous les platanes de la place de l'Eglise, les belles filles ne lui manquaient pas pour lui faire vis-à-vis dans un quadrille ou se laisser entraîner dans un tour de valse.

A presque tous ces jours de fête il rencontrait la belle Claudine, dont il savait maintenant la vraie position chez madame Colas, nièce unique et héritière de tout son bien, assez considérable ; et toujours leurs regards se croisaient, hautains et fiers. Ah ! s'il n'eût écouté que l'élan de son cœur, s'il eût obéi à l'admiration qui l'envahissait de plus en plus, il serait allé vers elle, tremblant d'un refus, rougissant de la hardiesse, lui demander la faveur d'une contredanse. Si elle n'avait été qu'une servante ! Mais voilà, c'était une héritière et les gens n'auraient pas manqué de dire, en le voyant la courtiser : "C'est par ambition." Alors il refoulait son désir et la laissait au milieu de tous les godelureaux du village qui l'entouraient de leur mieux, et aux folles galanteries desquels elle répondait d'un air ennuyé.

V

— A quoi pensez-vous donc, belle Claudine, que vous paraissiez si triste et soucieuse ? Quels nuages obscurcissent votre front pour que votre main y passe à chaque instant comme pour les en chasser ? Il n'y a pourtant point de nuages au ciel, il est tout d'azur ; le tertre gazonné sur lequel vous êtes assise est parfumé de vagues senteurs des floraisons tardives de l'automne ; votre Jenny gambade joyeusement en broutillant les arbustes et le cythie et votre belle vache la Blanche est là devant vous qui paît silencieusement et qui, de temps en temps, lève son mufle écumant et tourne vers vous ses grandes yeux languissants. Le soleil s'est couché derrière la colline laissant derrière lui, étendu dans le ciel, son manteau d'iris et de roses ; un chant grave et mélancolique monte vers vous, le chant de Jacques le vigneron dont la journée se termine tout près de vous, là dans la vigne voisine. A quoi pensez-vous donc, belle Claudine, qui puisse vous attrister ainsi ?

Tout à coup, d'un mouvement brusque, elle se lève, elle appelle la Blanche, sa vache chérie, et l'entraîne dans le bois, la met à même d'un épais fourré, plein de régals inédits, puis faisant vite un crochet, elle en sort par un autre coin donnant sur la vigne, juste à temps pour croiser Jacques, qui, sa pioche sur l'épaule et fredonnant le dernier couplet de sa chanson, s'apprête à rentrer au logis.

— Ah ! monsieur Jacques, j'ai bien du malheur ; ma vache, une grande vache toute blanche, s'est perdue dans le bois, et il y fait tellement noir que je n'ose plus y aller.... j'ai peur. Que va dire ma tante ?

— Ah ! si ce n'est que ça, mam'zelle Claudine, vous pouvez bien rentrer à la maison, car voilà qu'il va faire nuit. Et votre tante serait inquiète. Pour moi, je vais chercher la vache et vous la ramènerai.

— Oh ! merci, M. Jacques.

— De rien, mam'zelle.... Ah ! à propos, votre vache a-t-elle vélé ?

— Oui, monsieur, elle a eu des veaux.

— Bien, j'y vais.

Et Claudine s'en retournait, pensive, en descendant le sentier. Jacques se mit à fouiller le bois, imitant le mugissement du jeune veau. Un quart d'heure après il avait trouvé la Blanche, lui avait passé une corde autour des cornes et la reconduisait tranquillement chez Mme Colas. On lui fit fête et on le retint à souper. Après le repas, la nièce devint plus intime ; Jacques raconta son passé, parla de sa famille, Claudine écoutait cela avec grand intérêt, ses grands yeux noirs fixés sur Jacques. La mère Colas se lança dans toutes les histoires du temps passé, brochant toujours sur le même thème de mariages bien assortis, de mariages heureux.

A minuit, on se sépara en promettant de se revoir. Quinze jours après, les bans étaient publiés.

VI

C'était le surlendemain des noces. En homme qui veut être le maître de la maison, Jacques, accompagné de sa chère Claudine qui l'envolait de regards attendris, inspectait vignes et bois, basse-cour et celliers. Arrivé à l'étable il vit dans un coin plein d'ombre la tache blanche de la bonne vache ; il s'approcha d'elle et entourant son cou de ses deux bras, déposant un gros baiser sur son mufle froid, il dit :

— Ah ! bonne bête, tu ne nous quitteras jamais. Le vilain boucher n'entamera jamais ta belle peau et tu mourras ici de ta belle mort sur une bonne litière. Sans toi aurais-je jamais connu ma Claudine ?

Un grand éclat de rire interrompit cette touchante allocution et Claudine, lui envoyant, à la paysanne, une grosse tape sur l'épaule :

— Eh ! va donc, grand bête, tu ne vois donc pas que je l'avais perdue par exprès.... afin que tu la ramènes.

— Vrai, Claudine, tu m'aimais donc déjà ?

— Si je t'aimais ? Ah ! oui, à en mourir de chagrin si tu en avais épousé une autre, mais je ne pouvais guère aller te le dire. Vous êtes tous les mêmes, vous autres beaux hommes, des fiérots, il faudrait quasiment que les jeunes se jettent à votre cou.

Un bruit de gros baisers troubla le calme de l'étable, bruit entre-coupé par ces mots :

— Ma Claudine !....

— Mon Jacques !....

Garde ta chanson sur tes lèvres, heureux voyageur ; tu es arrivé sous la tente qui va abriter toutes les joies, toutes les tendresses qui peuvent faire la vie calme et heureuse.

GUSTAVE D'EYZIN.

LE SABRE DU CAPITAINE

Le colonel est à son balcon. Il voit passer un capitaine en uniforme et remarque que cet officier, contrairement à l'ordre de la place, n'a pas le sabre au côté.

— Capitaine, s'écrie-t-il, veuillez monter un instant.

Le capitaine obtempère, et devinant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, en bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis, il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention et constate avec un certain étonnement que l'arme est bien réglementairement accrochée au ceinturon de son subordonné.

— Ah ! capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il lui avait faite de monter, je voulais vous demander où en est.... Au fait, ce n'est pas très important, vous pouvez vous retirer....

Le capitaine redescend et remet le sabre où il l'a pris. Le colonel, qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau, et se dit en se frottant les yeux :

— Ah ça, mais comment donc l'ai-je inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

— Hé ! capitaine ! un mot encore ; montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue son colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son subordonné et voit que le sabre est à sa place.

— Pardon, capitaine, balbutie-t-il. J'avais oublié de vous dire.... mais, cela ne fait rien.... Nous causerons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

Le capitaine redescend et se débarrasse pour la deuxième fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel, qui avait en toute hâte appelé la colonnelle et lui disait tout bas :

— Vous voyez cet officier ?

— Oui, mon ami.

— A-t-il un sabre ?

Le colonnelle ajuste son lorgnon.

— Non, il n'en a pas !

Le colonel, brusquement.

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, il en a un !